

exit

revue de poésie



éditions gaz moutarde

99

Sommaire

Présentation

Stéphane Despatie, *De chaque côté, les arbres* 5

Des textes de

Noémie Roy, *combien de surfaces*..... 7

Aimée Lévesque, *La loi du coeur qui bat* 13

Castillo Suarez..... 19

Silvia Castro, *Pisagua* 33

Nicolas Kurtovitch, *Les invisibles* 41

Serge Lamothe, *Les derniers maigres*..... 53

Dialogue

Les lauréats et lauréates du prix Geneviève-Amyot 2020

Avec des poèmes de :

Annie Landreville, Tom Morro, Emmanuelle Tremblay,
Rosalie Trudel, Maud Evelyne et Marie-Hélène Montpetit... 65

exit

revue de poésie

99

Revue fondée en 1995 par André Lemelin et Tony Tremblay

Direction littéraire: Stéphane Despatie

Rédaction: Francis Catalano, Corinne Chevarier, Stéphane Despatie

Direction générale: Pierre Bastien

Adjoint à l'administration: Dominique Lauzon

Révision et correction: Dominique Robert

Page couverture: Alain Reno

Webmestre: Didier Guillemette

Correspondance: Revue *EXIT*, C.P. 22125,
C.P. Iberville
Montréal (Québec) H1Y 3K8

Internet: <http://www.exit-poesie.com>

Courriel: redaction@exit-poesie.com

Compographie: Roger Des Roches – SÉRIFSANSÉRIF

Distribution:

SODEP

460, rue Sainte-Catherine Ouest, bureau 716

Montréal, (Québec)

H3B 1A7

Pour les abonnements, voir le coupon à la fin de la revue

Envoi de textes: Minimum de deux poèmes; maximum de 10 pour un total de 20 pages. Les poèmes en prose ou en vers sont présentés dactylographiés ou imprimés à **double interligne** sur feuilles « 8,5 po x 11 po ». Les textes sont soumis en **quatre exemplaires**. Une notice biobibliographique d'au plus cinq lignes est requise.

Faites parvenir des photocopies, les textes ne sont pas retournés. Joindre nom, adresse et numéro de téléphone et poster le tout à: *EXIT*, revue de poésie, C.P. 22125, C.P. Iberville, Montréal (Québec) H1Y 3K8.

La reproduction totale ou partielle des textes, photos et illustrations publiés requiert l'autorisation de la revue *EXIT* et des Éditions Gaz Moutarde inc. Les auteurs-es conservent l'entière responsabilité de leur-s texte-s.



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

CONSEIL DES ARTS
DE MONTRÉAL



Conseil
des arts
et des lettres
du Québec



Ce périodique est subventionné en partie par le Conseil des arts et des lettres du Québec, par le Conseil des arts du Canada, par le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal. *EXIT* est membre de la Société de développement des périodiques culturels du Québec (SODEP) : 460, Sainte-Catherine Ouest, bureau 716, Montréal (Québec) H3B 1A7.

Dépôts légaux : Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2020
Bibliothèque et Archives Canada, 2019

ISSN : 1203-1267

De chaque côté, les arbres

*The instruction you had was old
I wasn't sure if I'd hear you
I'm glad you're still all right
It's all been arranged for ten
The streets should be clear by then*

JAMES CRICHTON

*Rejoindre l'image d'une transe
pressée de vivre dans un pays
où les chemins s'effacent*

PIERRE SCHROVEN

comme un appel à la réappropriation

DOMINIQUE LAUZON

De chaque côté, les arbres, sous leur robe, sur la pointe des pieds, nous observent et attendent l'étreinte comme un geste simple pour réparer l'époque. Combien de surfaces épongerons-nous, le cœur battant sous la loi, à traquer l'invisible devant la fascinante ferveur du déni collectif, à tenter de mesurer tout ce que nous avons perdu? Et si cette pluie ne pénètre pas le cœur de la ville, et que la mer est un trampoline, irons-nous, comme les derniers maigres, éponger aussi toutes les cicatrices qui poussent comme la mauvaise herbe et les graffitis dans la nuit? L'horloge semble bien brisée, c'est vrai, mais cela nous donne l'occasion d'apprendre la différence entre pins et sapins, de composer avec les disparitions, comme de comprendre enfin comment travailler les friches. Et ce n'est pas parce qu'on porte un masque sur la bouche qu'on doit se taire; au contraire, tant qu'il y a encore du rythme et des images, il y a de la poésie. Les titres des suites de la section régulière, presque tous écrits avant la crise que nous vivons, semblent pourtant faire écho à ce triste épisode. C'est peut-être que nous lisons tout pour l'instant sous un autre angle. Dans cette section, nous avons l'honneur de vous présenter *combien de surfaces* de Noémie Roy, *La loi du cœur qui bat* d'Aimée Lévesque, puis une suite sans titre de Castillo Suarez, traduite du basque par Itxaro Borda, suivie de *Pisagua* de Silvia

Castro, grâce à une traduction de l'espagnol (Argentine) par Flavia Garcia ; ensuite Nicolas Kurtovitch, Calédonien, nous offre *Les invisibles*, puis la section se clôt avec *Les derniers maigres* de Serge Lamothe (toujours confiné au moment d'écrire ces lignes).

La section Dialogue rassemble ensuite les textes de la cuvée 2020 du prix Geneviève-Amyot. La revue *Exit* s'est engagée à publier, depuis la création du prix instauré en 2014 par le Bureau des affaires poétiques, en partenariat avec la Librairie Pantoute et les Éditions du Noroît, les lauréats, lauréates, et les mentions honorifiques du prix. Vous pourrez donc découvrir *Sur la pointe des arbres* d'Annie Landreville, *Diorama* de Tom Morro, *L'enfance à cinq cennes* d'Emmanuelle Tremblay, *Le corps se ment* de Rosalie Trudel, *Kylo Ren est mon ami* de Maud Evelyne et *sous la robe des arbres* de Marie-Hélène Montpetit. Nous sommes certains que ces textes, choisis par un jury indépendant de la revue, sauront vous plaire autant qu'ils nous ont plu.

Bonne lecture!

Stéphane Despatie

Noémie Roy

combien de surfaces

Récemment diplômée à la maîtrise de l'École supérieure de théâtre de l'Université du Québec à Montréal, Noémie Roy œuvre aux interstices entre la performance théâtrale, la poésie et la danse. Sa dernière création *Un revers du monde* (Mois de la poésie, 2019) s'enracine dans la nécessité de mettre en corps les vers du recueil d'Hélène Dorion *Sans bord, sans bout du monde* (La Différence, 1995). Elle a publié la suite de poèmes *L'alchimie des cavernes* (2016) dans la revue *Exit*.

à l'âge où le vent cueille
la nuque des fraises
des miroirs m'ont enfermée
dans un foulard de soie rouge
habillée du pollen
récupéré sur le duvet

•

dans une salle de cinéma
quelqu'un m'a percé l'œil gauche
un agave vidé
ravage la forme

je n'aspirais qu'à entrer chez moi

deux secondes après le pillage
une fillette s'endort
j'emboucane sa gorge et son lit de camp

tous les soirs une blouse se dissout
mes cendres s'égrainent dans la blancheur
je ramasserai mon silence pour l'éternité

•

des fleurs séchées s'accouplent devant témoin
on vend chaque pétale à outrance
le futur s'absente comme la sève

je deviens cette femme morte
il y a deux cents ans

il n'y a qu'une seule aurore laide
sa lumière ne sait rien

je l'observerai entourée d'enfants
nous dirons adieu aux jardins vides
aux mensonges où macère l'engrais
à l'eau épuisée par la tige

les bestioles épellent la fuite

•

assise sur l'averse
j'ai souvent vécu le jour ma mort
je portais un pyjama jusqu'à midi

ce n'était pas la fin mais un seuil

la tristesse cache ses pulpes
elle s'apparente à un fruit géant

parfois je préfère empoigner
la main d'un étranger

sans étreinte ni ancrage
nos bras abattent des poèmes dans les champs
les pissenlits redoutent la plaie

•

mes nerfs bifurquent sur l'axe
déforment la ligne souillée
chaque miette semée dans la cicatrice

les restes d'une voix attendent
ressemblent à des larmes de sucre
sous la peau d'un faon

étape par étape je farde mon sexe
mes appâts reluisent dans l'ombre
ce mammifère huilé survivra-t-il à la honte

dans une cavité ou une autre
ma fourrure cohabite avec des braconniers
je suis invisible comme le cartilage

•

nos vœux accrochent leurs rêves anciens
chaque éclair fidélise le cri d'une fente
une fois électriée la mémoire s'éradique

ma rébellion ne possède qu'un seul coup d'azur

je darde des massues sur les toits
de l'herbe jaune assoiffée par la chute
l'ardeur de mes poings charnus
un tourment pour les sédentaires

Aimée Lévesque

La loi du cœur qui bat

Aimée Lévesque vit à Rimouski, mais a aussi habité Montréal, Osaka, Paris et Istanbul. Son œuvre poétique s'attarde aux versions de soi qu'on développe ici et ailleurs ainsi qu'au dialogue entre l'étranger et le familial. Son livre de poésie *Tu me places les yeux*, paru en 2017 à La Peuplade, met en scène une grand-mère facilitatrice et une enfant curieuse du monde. Marquée par plusieurs séjours récents dans les pays de l'ex-Yougoslavie, elle planche actuellement sur un livre de biographies en vers de femmes ayant eu une influence dans l'histoire de cette région ainsi que sur un roman dont l'action se passe à Istanbul et qui sera illustré par Mélodie Vachon Boucher.

Un cœur ouvert n'est pas une chose si terrible. À vrai dire je n'ai jamais connu autre chose, que la précision des mains qui modèlent les vides en trous, étoffent une faim, sertissent un détonateur. Qu'un toucher fait de l'intérieur pour l'extérieur alors que mon souffle tient tout seul mais que les sangs des autres tournent dans mon corps, qu'ils charrient mes premiers mots: *c'était une moyenne mort* au réveil, frayés à travers cette cohue qu'est la naissance.



J'ai oublié quelles odeurs émanent d'une cage thoracique ouverte. Je serais mauvaise chirurgienne, trop de nez et aucun talent pour les autostéréogrammes. Aucun talent non plus pour les amis imaginaires qui me disent *tellement courageuse*; le vrai courage c'est lorsqu'on peut faire quelque chose. Pour moi c'est arrivé avec le fluoroscope, dès que j'ai vu toutes ces pichenottes à la minute: tant d'impulsions à compter décompter, laisser et tomber.

L'hôpital au fond n'est qu'une nique à honte. Il faut apprendre à déconcentrer la mâchoire, à se débattre de vitesse, à laisser aller les fluides comme des rayons de soi. Cathéter, fils électriques, broches de métal : je suis collée à un destin grandi par ma salive. À travers ma jaquette filtre une ombre chinoise de moi-même, combat de pouls qui ne se joue qu'à un. Dérouler le rebord des épaules pour gagner en langueur, livrer ma proue convexe aux frais néons de l'automne.

•

On me demande ce que la chirurgie a transformé chez moi, comme si une attache de duo-tang pouvait percer jusqu'au palimpseste. Comme si un goût d'acide à batterie pouvait couler des gencives à la gorge au fond du cœur. J'ai envie de répondre que ça ne me dérange plus que le vent se crisse de mes cheveux. Que j'arrive maintenant à dormir sur une poitrine velue en été. Que tant d'appels à la prière me fractionnent que j'ai une envie constante de me mettre en danger.

Mais je réponds qu'on m'a recollée croche. Que je porte mon sternum à droite, que je tiens une de mes côtes pour éternuer. J'écarte ma peau d'un côté, mon stégosaure sa cage d'os; peut-on encore parler de fossile si un potier s'y est glissé les mains? Entre mes seins la glaçure goutte longue: une seule lampée pour celui qui sait voir fou dans mes yeux, qui peut faire l'amour à un chronomètre, qui arrive à percer le cartilage de l'anesthésie.

•

Pour mes élèves aussi pousser mon chant diphonique; l'organisme jamais total, toujours quelque chose part où il veut. Comme tout le monde je suis bombe en latence, mais bombe qui le sait et le fait savoir, bombe qui reste bombe même quand elle explose: langue saillie du décolleté, feu rose indécence crasse. Le pire est anxiété plus bas, trois gouttes de peau ayant charrié drains et couilles de plastique, trois bras couverts d'ongles quand on me les a retirés.

Puis décoche la grafigne finale: née cinq ans plus tôt, je n'aurais pas vécu. J'aurais été l'enfant frêle bois de chauffage, l'enfant brindille boiteuse. Un prénom jaune biomédical, une bordée d'inquiétude, une comateuse à qui l'on dit *attention de ne pas sursauter au réveil*. On dit aussi que l'électricité du cœur renvoie tout magnétisme; mais moi je crois aux étincelles sur le velours, aux couinements sur le béton: aux adhérences qui permettent au corps d'avancer.

Castillo Suarez

Suite traduite par Itxaro Borda

Née à Altsasua en 1976 et détentrice d'une licence en philologie basque, Castillo Suarez travaille comme technicienne de la langue basque au sein de l'administration locale. Elle est correspondante de l'Académie de la langue basque (Euskaltzaindia) depuis 2013. Elle a remporté deux fois le concours de poésie de la ville de Pampelune ainsi que le prix Ernestina-Champourcin remis par la Diputacion de la province d'Alava. Alternant littérature jeunesse et articles d'opinion, elle a publié six recueils de poésie dont *Mugarri estaliak (Frontières occultes, Susa, 2000)*; *Spam Poemak (Poèmes pourriels, Elkar, 2004)*; *Urtebetetze festa (Fête d'anniversaire, Elkar, 2012)* et le poème illustré *Zerua berun (Ciel plombé, Mezulari, 2014)*, gagnant du prix Peru-Abarka des albums illustrés pour les adultes. *Irautera (Persévérer, Elkar, 2019)* est son dernier livre et elle alimente actuellement le blogue de littérature Iparraldeko neska (The girl from the North) dans les pages du quotidien Berria.

Historienne de formation, postière de profession, Itxaro Borda pratique la littérature en basque depuis son adolescence. Née en 1959, elle a participé à la fondation de la revue Maiatz en 1981, qui a publié son premier recueil de poèmes intitulé *Bizitza nola badoan (Ainsi va la vie, Maiatz, 1984)*. Ses romans, articles, théâtre, paroles de chansons, essais font qu'elle a touché à presque tous les champs littéraires. Son dernier opus : le roman *Susmaezinak (Insoupçonnables, Alberdania, 2019)*. S'autotraduisant en français, elle exerce aussi le métier de traductrice du basque au français.

1. Zu gabe eta nire kontra
Sans toi et contre moi

Baiser avec toi c'est comme voyager vers une prairie
Non fauchée. Compter les sapins américains. N'entendre
Rien d'autre que des troupeaux. Je voudrais être aussi
Abandonnée qu'un arbre qui fleurit en hiver, mais
Je passe mes jours, pendue à la cicatrice de ta bouche.

Je ne laisse pas partir ceux qui veulent partir. Hier soir,
Tu m'as portée à ton lit pour te saluer. Le matin, tu m'as
conduite
À l'endroit où se trouvait ma voiture, mais moi je suis
restée
Dans une maison sans rideaux. Nue. Sans toi et contre moi.

2. Hobe da ez galdatzea maite ote gaituzten
Mieux vaut ne pas se demander s'ils nous aiment

Mieux vaut ne rien laisser : meubles, enfants, écrits,
Pinèdes, photos. Mieux vaut ne rien demander. S'ils nous
Aiment, oui ou non, car seuls ceux qui aiment savent vivre
Sans amour ; le délimiter et l'achever.

La prochaine fois je te demanderai ceci : marque mon
Corps, comme tu marques les arbres avant de les abattre.
Pour ne rien quémander. Pour ne rien oublier et ainsi
Pour ne pas se rappeler. Fais une marque rose
Sur ma poitrine, d'un bord à l'autre.

J'attendrai pendant des mois. M'asséchant comme un pin
Douglas. À la frontière entre le passé et le présent. Sur
La neige vierge. Ce que je ne sais pas ne me fera aucun mal.

3. Elur maluta
Flocons de neige

Il y a des personnes qui sont comme des flocons de neige.
Belles, froides, qui disparaissent dès qu'elles nous touchent.

6. Telefono mutua Téléphone muet

Tout ce que tu m'as laissé me rappelle
que tu n'avais rien emporté.
Je sors encore des tavernes
en tenant ta main froide.
Je pense à comment les choses
se passent pour toi.
J'ai toujours envie d'être avec toi.
Je choisis un vêtement,
au cas où tu me déshabillerais.
Je cherche des excuses pour revenir vers toi
sans arrêt.
Je conduis ma voiture la fenêtre du copilote ouverte.
De retour à la maison
Je me dis que je dois t'appeler
Mais je le regrette immédiatement.
Viendra le jour où je balancerai également
Ton autocomplaisance.
Entre-temps, je suis ici,
Dans ce qu'ils appellent dignité.
Aussi droite qu'un arbre.

7. Joan nintzen Je suis partie

Je suis partie parce que je voulais rester.

Recouvrir les plaies,
Pleurer dans des théâtres,
Te chercher dans les chansons,
Regarder le calendrier,
Avaler la neige,
Accoucher d'un bison,
Essayer de te revoir,
Utiliser deux édredons,
Baiser avec un collègue,
Dormir avec ton t-shirt,
Ouvrir la boîte aux lettres.

Je suis partie parce que tu voulais que je reste.

13. Prozesionaria habia bat
Un nid de processionnaires

Je t'aime
parce que tu ne connais pas mon passé,
que tu ne veux rien savoir de mon présent
et que tu ne seras pas dans mon avenir.
En effet, à ton âge,
nul ne garde son cœur intact,
et avec le mien, je sais
que le sexe nous conduira toujours
Vers des lieux tordus.
Tu as des pins sombres au fond de tes yeux ;
Moi, un nid de processionnaires dans mon utérus.

16. Galdu dudan guztia
Tout ce que j'ai perdu

Nous vivrons dans une maison près de l'autoroute,
À proximité de l'aéroport.
La nuit, nous regarderons les piscines vides
Et les éclairages des hôtels.
Nous sortirons de la ville en voiture en fin de semaine.
Je te dirai que j'aime la neige,
Et nous irons encore plus au nord,
À la recherche de restes d'incendies.

Mais ceux qui disent d'aller plus loin
Partent difficilement avec quelqu'un.

Il me semble parfois que tu es tout ce que j'ai perdu.

18. Esporak
Les spores

Je m'endors avec toutes les choses
Que je n'avoue pas.
Je voudrais traverser en rêve
Les fougeraies,
Et dire aux hommes qui sont en moi

Que je ne fleurirai pas.
Laisser les spores entre les draps
Tandis
Qu'ils mettent leurs doigts dans mon sexe.
Leur dire que j'ai besoin d'eux
Dans une langue franche,
Compréhensible par tous.
Remettre ma robe de la veille.

La solitude
C'est la distance entre là où je suis
Et l'endroit où je voudrais être.

23. Maileguak **Emprunts**

Au petit matin
Quand tu m'enlèves ta chemise
Nous sommes deux inconnus sans passé
Qui faisons de l'exil une patrie.

25. Twitter **Twitter**

Je te surveille lors de tes interviews, tes tables rondes
Et tes réunions :
Je pense à toi,
Quand je pense à moi.
Je n'ai pas la paix,
Entre les textes, les photos et les vidéos :
J'attends des messages cachés qui ne sont destinés
Qu'à moi.
Nous ne dormons pas ensemble,
Mais un geste, simple pour toi,
Est pour moi un feu d'été dans une pineraie.
Parfois je pense à te rejoindre,
À coucher avec toi
Et à te donner une accolade d'orphelins.
Mais mon intérieur est un filet sans palombes :
La seule façon d'être avec toi
C'est d'être sans toi.

27. Oinordetza

Héritage

Un instrument pour mesurer la hauteur des arbres
Et des bottes en plastique pour rentrer dans la rivière.
Voilà ton héritage.
Pas de chansons, pas de photos.
Depuis que tu es parti
Je contourne les montagnes et les fleuves.
Je vais à des concerts
Que je n'aime pas.
Les coups de feu
Et les meutes de chiens de chasse
Me réveillent.
Je couche avec ceux qui devinent
La couleur de mes yeux.
Dans la poche
J'ai un dictionnaire hébreu
Et mes clés de voiture.
Depuis que tu es parti
La solitude et moi, nous sommes
l'anneau de la même planète.

28. Mendi-ingenariak

Ingénieurs de montagne

Grâce à vous,
Je connais le nom de tous les arbres ;
Ainsi que celui des épidémies.

Ne me dites pas
Que tomber amoureuse de vous
N'a pas été une décision technique.

29. Iraun

Résister

Je ne me cacherai pas dans un bunker abandonné.
Je ne creuserai pas de trou dans une station de ski.
Je ne déménagerai pas vers une ferme lointaine.

Je ne me dissimulerai pas dans une bauge de sanglier.
Je ne m'accrocherai pas aux palombières.
Je ne m'isolerais pas dans une serre.

Je serai toujours du côté de celui qui résiste.

32. Bazka

Nourriture

Pour accoucher je choisirai les pacages des vautours.
Je ne veux pas que l'on me voie en sang.
J'abandonnerai là la matrice pour qu'elle serve de nourriture.
Je mettrai au monde un monstre
Qui n'inspirera pas de pitié,
Blanc de peau et avec des yeux bleus
Qui héritera d'un verger de 16 hectares.

35. Atzerriko hizkuntzak

Langues étrangères

J'étais une petite fille aux yeux tristes,
Que le vert emportait entre les côtés.
Mon silence n'appartenait qu'à moi.
Je passais mes après-midis sur le canal du moulin.
Chaussée de mes bottes d'équitation,
Rêvant que j'avais des cheveux longs et des yeux bleus.

À l'école je m'asseyais près de lui
Parce qu'il était le fils du maire
Et qu'il organisait des réunions plénières
Pour que nous restions ensemble.
Je ne sais plus de quoi nous débattions,
Peut-être que nous ne débattions même pas ;
Mais j'aimais m'asseoir sur sa terrasse.
Il restait à regarder les gouttes de pluie sur les fenêtres,
Car il voyait là le futur.

Nous avions neuf ans et nous ne savions pas encore
Que la solitude brisait le temps.
On ne connaissait pas alors les failles de chacun.

Nous étions des enfants
Mais aussi malheureux que maintenant.
Nous avons appris à faire notre deuil
Bien avant de tout perdre.
Nous avons grandi comme les herbes,
Sans faire de bruit ;
Et je ne sais pas
Si nous avons ou non imaginé notre amour,
Mais je suis sûre que nous avons besoin,
Que nous avons besoin,
Que le monde redevienne meilleur
Quand chacun se couche avec son compagnon
Dans une langue étrangère.

36. Maitetasunaren abantailak **Les avantages de l'amour**

L'amour a au moins un avantage :
Il n'ouvre pas de blessures sur les cicatrices.

37. Sekuoia **Séquoia**

J'emporte avec moi tout ce dont j'ai besoin :
Une fille qui mordille mes lèvres
Pour que je me taise ;
Pour que j'apprenne
Le métier de vivre après la mort.

J'aime,
Son sourire aux bas des lèvres,
Comme une chanson
Depuis qu'elle est montée dans ma voiture.

La première nuit où nous avons dormi ensemble
Il neigeait sans cesse.
Elle me dit qu'elle partirait avec le redoux,
Mais elle est restée à mes côtés
Puisqu'elle est toujours loin de moi.

Elle a changé tous mes meubles de place
Pour ne pas laisser voir
Que la vie ne nous a pas donné ce que nous espérions.
Je lui donne les choses que je n'ai pas et elle le sait.
En échange elle me raconte son passé
Parce qu'elle a trop de souvenirs.
Elle a planté un séquoia devant ma maison,
Pour que je la garde toujours en mémoire.

38. Markak

Marques

Je crois que je ne me suis pas rendu compte jusqu'alors que
je couchais
avec un animal. Qu'il avait le sang chaud comme moi. Je
crois que je me suis aperçue alors que c'était un
monstre, car je n'ai pas compris ce qu'il
voulait me dire tout en pétrissant mon sein d'une main,
sans me laisser
aucune possibilité de fuir. Je crois que nous n'avions jamais
mis de barrières
entre nous, peut-être parce que nous ne savions même pas
où étaient
les bornes frontières. Une rangée d'arbres nous encerclait.
Il en avait marqué certains, pour qu'ils soient abattus.
Je ne sais pas pourquoi certains avaient
une trace rose et d'autres pas. Selon quels critères décidait-il
de prolonger la vie de certains et pas des autres? Je voulais
penser
qu'il le faisait selon des critères de beauté. Je restai des nuits
à regarder
par la fenêtre, sans pouvoir distinguer ceux qui étaient
condamnés
à mort de ceux qui demeureraient en vie. Sans savoir quand
je retournerais
sur ma terre natale, tout en sachant que je ne ferais pas
long feu
dans cet endroit. Une marque barrait ma poitrine,
dès le premier jour. Depuis lors je n'ai couché avec personne.
Je n'ai pas voulu donner de mes nouvelles à personne.
Et je sais : je peux encore recommencer. Peut-être devrais-je

Écrire. Raconter que j'ai envie de remonter la pente et
De traverser la clôture. De revenir comme je suis partie.
De dire que mon désir est à la mesure de sa peur: et sa
lâcheté, de mon impulsion.

41. Galderak

Questions

Combien de gens chacun de nous transporte-t-il en son sein?
Comment séparer la tête du cœur, pour ne pas écrire sur
ceux qui
Sont avec nous, pour dire que maintenant les choses sont
différentes?

Combien de terres devons-nous prendre pour continuer à
vivre?

Pourquoi y a-t-il en nous cette guerre aussi cruelle que
vaine pour

Travailler les friches? Comment porter le deuil d'un lieu?
Que faire, quand

Les oiseaux sont moins nombreux et que l'on ne connaît pas
leurs noms,

Pour pouvoir deviner ceux qui restent?

Pourquoi le futur nous assaille-t-il? Pourquoi achevons-nous
Tous les enfants qui sont en nous?

Pourquoi essayons-nous de dire le monde avec des mots?
Pourquoi

Les poèmes sont-ils les seuls endroits du monde où l'on
se sent

Innocent?

Pourquoi le précaire est-il éternel?

Pourquoi es-tu toi, mon temps?

Pourquoi toi?

Toi.

43. Poetika

Poétique

Pour écrire un poème il n'est pas nécessaire d'être trop cruel
Ni trop brillant. De prendre la voiture avec l'espoir de
recommencer

Une vie nouvelle le jour d'après. D'avoir peur de soi-même,
Ou, pire encore, de ne pas être capable d'être quelqu'un
d'autre.

De rester à regarder les avions qui traversent le ciel. De coucher
Avec des filles qui portent dans leurs yeux la face cachée
des icebergs.

D'être tireur de mots et d'engendrer des dommages colla-
téraux.

De fermer les plaies en laissant la douleur à l'intérieur.

De se demander

Quelle terre frappent maintenant ceux qui nous aiment.

De s'enraciner

Sans racines. De se sentir attrapée dans le piège tendu
par soi-même.

N'écris pas de poème, à moins de l'avoir déjà lu auparavant
Dans un autre livre.

46. Bakardadea

La solitude

Quand le soir vient

Il faut toujours quelqu'un à nos côtés,

Même si ce n'est que la solitude.

49. Irautera

Pour tenir

La solitude ne fait pas de mal à certains,

Et cela m'inquiète

Parce qu'ils ne sont pas comme moi ;

Parce que l'on ne peut qu'avancer,

Parce que l'on ne peut que tenir

Sans plainte.

Vivre c'est comme laisser des traces de pas sur la neige,
Laisser une trace à chaque pas,
En recouvrant les traces de pas des autres.

La neige fine de l'oubli fera le reste.

53. Koldarkeria

Lacheté

Le silence n'améliore pas les choses: tu ne m'avais pas tout dit et moi non plus. Nous ne nous étions pas avoué que nous vivions toujours le même jour. La démilitarisation avait commencé avant la fin de la guerre.

Nous étions en plein hiver. Nous avons passé la matinée au lit.

Tu m'avais invitée à déjeuner en ville, mais je préférais rejoindre

Mes amis. Je savais dès lors ce que représentait la joie de revoir

un amant perdu de vue depuis si longtemps, mais une certaine

peur me prenait, appelez cela lâcheté si vous le voulez.

Les nuages s'en iront. Il ne me reste qu'à les suivre.

55. Azalean

Sur la peau

Je sais ce qui rassemble tous ceux qui m'ont aimée: Ils ont des spores sur la peau, prêtes à éclore.

58. Soslaia

Profil

Les choses ont beaucoup changé;
D'autres, en revanche, pas du tout.

Je n'ai pas perdu l'habitude de m'étendre sur l'herbe
quand on m'oublie ou que l'on m'exclut.
Je me sens pitoyable à ce moment-là ;
Et aussi par ailleurs.
Si quelqu'un attire mon regard
Je deviens franc-tireuse,
Mais les mots non dits passent
Inaperçus pour moi.
J'aime la dialectique de la séduction :
Les filles qui changent d'avis
Et les garçons qui ont des idées fermes
M'attirent.
Je me soumetts toujours aux rois du cœur :
Je suis aussi sensible qu'inaccessible.
Je n'ose pas encore aller
Au cinéma toute seule.
Si tu m'offres des boucles d'oreilles
Tu me rendras heureuse
Et, bien sûr,
Si tu m'invites à un concert
De Willis Drummond.

Les choses ont beaucoup changé ;
D'autres, en revanche, pas du tout.

60. Eskertza **Remerciement**

J'ai appris avec toi la différence entre pins et sapins et
Que les fougères sont les premières à paraître et les dernières
À disparaître ; que le silence porte toujours en lui le non.
Mais si tu es arrivé jusqu'à cette ligne c'est qu'un après-midi
Nous avons été sur le point de nous déclarer notre amour.
Le regret, cependant, ne nous rend pas malheureux. Je sais
Que sans même parler nous partageons tout un monde.
Entre nous, personne ; seule cette sensation qui ressemble
À l'envie de nous retrouver que l'on appelle liberté. Mes
Poèmes n'ont jamais été des signes de reddition.

Silvia Castro

Pisagua

Traduction de Flavia Garcia

Originaire de Rio Negro (Argentine), Silvia Castro a publié plusieurs recueils de poésie dont *La Selva Fría* (2006), *Tural/Poesía Rubik* (2012), *Isondú* (2012) et *Puelches* (2018), sans oublier *Pisagua*, son plus récent recueil. En tant que photographe, elle compte à son actif les livres de photographie *Anagramas*, *Sphera*, *Pehuén*, *Abra*, *Sin párpados*, *La sogá de la ropa*, *Caja china*, *Dulce aldeal Copahue* et *El olor de las hormigas*. En 2017, l'autrice a visité le village de Pisagua, situé dans le désert d'Atacama, dans le nord du Chili, à la frontière avec le Pérou. Enclavé entre la mer et le désert, dans une région autrefois prospère grâce à l'extraction du sel, Pisagua est aujourd'hui un village presque abandonné après avoir servi comme camp de concentration durant la dictature de Pinochet. Les poèmes de *Pisagua* reflètent l'expérience de l'autrice lors de son passage dans cette contrée reculée et oubliée du monde.

Originaire d'Argentine, Flavia Garcia vit, travaille, écrit et chante au Québec où elle s'est établie il y a plus de 30 ans. Elle a publié *Partir ou mourir un peu plus loin* (Éditions Mémoire d'écricain, 2016) et *l'Anthologie de poésie argentine contemporaine* (Éditions Triptyque, 2017). À l'occasion du 375^e de Montréal, elle a fait paraître un texte dans l'ouvrage collectif *Montréal, j'ai quelque chose à te dire* (Éditions de l'Isatis). En 2019, elle a sorti son premier album, *La gente de mi ciudad*, dont elle signe les paroles des musiques composées par le pianiste José Maria Gianelli. En compagnie de Hugh Hazelton, elle anime depuis 12 ans les soirées de poésie en trois langues Lapalabrava. À l'été 2013, elle avait piloté le dossier du numéro 71 d'*Exit* donnant une place importante à la poésie argentine.

ce n'est pas aisé
de s'y retrouver
la montagne tombe

Rolling Stones
et cris sans public

les pêcheurs se taisent

une chanson ne raconte rien
à personne

les enfants sautent pour voir au-delà
la mer est un trampoline

un tic-tac-toe
de croix
sans cercles

ils ont tous perdu
leur corps
ici

•

le vent remet les corps

des voix de sable
de la viande séchée salée

la route latérale
ouvre et ferme
la mer et la montagne

une étroite lisière bleue
comme une boîte à musique
sonne et ne sonne pas
se laisse voir
et non

•

un camp de concentration n'est pas un lieu

c'est tout ce que l'on arrive à faire mourir en étant vivant
tout ce que l'on arrive à vivre en étant mort

•

on pourrait ne parler que de pieds
de chats
qui voient à peine
la partie inférieure du maître
d'un animal qui n'a pas appris à grimper

les morts habitent le côté souterrain
des songes

la terre est à d'autres

à Pisagua
on n'est qu'enterré

•

une horloge brisée dans une crique

les rochers arrêtent le temps
les Rolling Stones

ici on ne vieillit pas
la mort est prématurée

dans sa couveuse
la mort apprend à hurler

n'échappe pas à elle-même
grandit encore
avec de bons parents

•

si un mort va à la mémoire
l'enlever de là

ne pas respirer dans le grain que le sable exhale

que l'œuf à l'envers
se referme comme un poing

•

disposez les maisonnettes
la chaleur qui soit nécessaire
et la chaleur qui ne le soit pas

que les vivants ne bouillent pas plus qu'il le faut
et que les poissons donnent
à manger à leurs enfants

•

les abats à la plaine
la viande aux pots de fleurs
au bouillon les carcasses
l'*achira* au mauve au rouge au vilebrequin

pépinières de ce qui ne vit pas

dans le sternum centrifuge
dans le flou falaise
dans le calibre suspendu de la fleur

•

il n'y a pas de fruits juteux aux arbres
ni reflets sur les cristaux

le lait sevré déversé
rend aveugles les faims

dans le creux de la noix
s'embrassent l'os et la poussière

les fruits se cachent dans leurs cavernes
jusqu'à l'éclatement de la rouille et de la chenille
comme un marbre mou

•

il faut coucher un lévrier sur chacun
rendre à chaque extrémité son pendule
étirer le muscle accroché au barbelé

chercher l'autre pareil qui est en dessous
comme l'autre chaussette de la paire

•

déjà délivrées la patience sans fil de fer
la furie sans fil de fer
les tripes tendues pour pouvoir faire retentir
la surface lièvre fuyant
plage de cannelle et de clou de girofle

un emballage parfait pour faire des conserves
avec chaque parent qui les nomme

personne ne prend soin de cette chair
venue pourrir
et disparaître

•

il y a des loups de mer
et non

retirer au loup
son éperon

ne pas pétrir le chou de sa bouse

tout ce qu'ils ont mangé hurlait et éclatait
il n'est rien resté qui puisse nourrir

ce qui a été mangé ne se laisse pas manger
une deuxième fois

•

de quoi la boucherie héritera-t-elle
quand elle aura essuyé ses flaques

un noyau sans nom
là
où s'égoutte la louche des âmes

avant de goûter
souffler

il ne faudrait plus que brûle rouge la langue
et qu'elle brûle à son tour le bois
mûri à coups de bâtons

•

il a fallu de la poudre et des grimaces
des yeux bien fermés
des oreilles bien bouchées

des clés perdues exprès
au fin fond de tous les châtiments

•

ont ouvert leurs portes
les fermes d'élevage de mouches
et de tout ce qui bourdonne

ils ont lâché la guerre comme on lâche
la main de la marionnette
et le verre de vin
ils ont lâché la guerre comme l'escargot
s'enlève le muscle les vagues
la guerre calcaire
comme une tempête de sable
comme une gelée peuplée d'oiseaux
pleins de gelée immobile en dedans et au-dehors

•

avec des coquilles d'œufs
ils ont blessé le chemin

voulant l'effacer ils en ont fait
la limite entre le poisson et l'eau

là où ils se barricadent
et fondent au blanc la mer et le ciel
là où est lancé le bouquet de la mariée
aucune sirène ne s'empêche de pleurer

Nicolas Kurtovitch

Les invisibles

Calédonien de vieille souche par sa famille maternelle, Yougoslave par la branche paternelle de sa généalogie, Nicolas Kurtovitch naît à Nouméa en 1955. Après une scolarité calédonienne, il voyage, s'imprègne de ce Pacifique dont il souhaite habiter pleinement la diversité. De son cursus universitaire à Aix-en-Provence, il revient en 1980 avec une licence en géographie, enseigne, puis dirige un lycée jusqu'en 2010, avant de rejoindre l'équipe du cabinet de la province Sud, sur le terrain de l'éducation et de la culture. Son premier recueil de poèmes, *Sloboda*, paraît en 1973. Il a 18 ans. Nicolas Kurtovitch est aussi l'une des premières voix calédoniennes d'origine européenne à s'être explicitement interrogée sur la nature de la relation entre les communautés en présence sur sa terre natale. Cette interrogation s'est même traduite très concrètement à deux reprises par des écritures à quatre mains avec des auteurs kanaks : *Dire le vrai/Tell the truth*, un recueil de poèmes écrit avec Déwé Gorodé, et *Les dieux sont borgnes*, une pièce de théâtre écrite avec le dramaturge Pierre Gope et créée en 2002, puis jouée à Avignon en 2003. En 2007, il occupe le Randell Cottage, résidence d'écrivains située à Wellington, en Nouvelle-Zélande. Il a reçu en 2003 le Prix « Poésie » du Salon du livre insulaire d'Ouessant pour *Le piéton du dharma* (Éditions Grain de sable, 2003), et le prix Antonio-Viccaro 2008 pour l'ensemble de son œuvre poétique. En 2011, il reçoit le prix Popai de la littérature néo-calédonienne pour son roman *Les heures italiques* (Éditions Au vent des îles, 2010), ainsi que le prix Vi-Nimö des lycéens pour son recueil de poésie *Les arbres et les rochers se partagent la montagne* (Éditions Vents d'ailleurs, 2010).

La terre est le lieu
la terre est le sol
lieu sans surface
poussière aux lèvres

le sol porte les hommes d'ici
en grains parmi la multitude
roulés au cœur de la dune de sable
une vague irrésistible poursuit sa course
j'entends à peine leurs voix
seuls leurs souffles sur mon visage
disent une présence

mais dans chaque arbre heurté
il y a totems dressés contre l'histoire
lorsque sur les aspérités de l'écorce
reposent leurs visages

la rive porte des piliers par centaines
nus ou vêtus de noir et de pâles coquilles
ils tiennent un pont surgi d'une volonté nouvelle
soldats intrépides invincibles foules effrontées

au fond des yeux sans paupières
sur la peau des corps immobiles
dans le silence des lèvres asséchées
gisent forêts et prairies hivers et étés
femmes et enfants disparus un à un
colonnes de fumée bûchers et sacrifices
sentiers enfouis rêves muets
où êtes-vous invisibles rouges habitants de l'Amérique

sous nos pieds
sous nos pas
les pas des invisibles traversent le temps
aux côtés des bottes des roues
ils tracent les chemins devenus poussière
par la salive et le chant par le vent
les pas des invisibles portent nos pas

je m'éveillerai et entrerais dans le rêve
je vous verrai marcher je vous entendrai

dans l'impossible silence nommer ceci jour
ceci nuit l'avant et le présent l'empreinte
du maelstrom des pas sur vos chemins

le sol bouge
grondent sous le sol
pierres et rivières souterraines
ce qui se déplace ne se voit pas
ceux qui chantent on ne les entend pas
seul nous parvient le chaos de leur absence
ils ont beau gesticuler pleurer prier
parcourir les terrains par les anciennes pistes
ils interpellent les bêtes sauvages
dieux démons
qu'à leurs côtés ils se révoltent
ou piétinent à la nuit les routes droites
barrières et palissades
dressées à travers la montagne
rien n'y fait
rien
invisibles ils demeurent

par la vapeur d'eau
la brume de ce matin
se dessinent sur les piliers du port
leurs visages
par milliers nous donnent rendez-vous
les corps dans les interstices des bois
lézardes failles et faiblesses branches tordues
résistent aux marées

une ombre
se glisse avec l'aplomb du gratte-ciel
une voix s'affranchit
déploie son chant de mort
alentour de la chapelle Saint-Paul
Manhattan
je marche entre pierres tombales
et mémoires
les âmes des anciens se tiennent au cœur de la ville
les cris des contemporains se perdent s'échappent
à leur tour indistincts

acier sur ciment chairs ou eaux noires après la digue
les âmes des morts d'aujourd'hui se tiennent au cœur
de la ville

les oiseaux aux noms inconnus
se posent sur les pierres tombales
je devine à leurs cris que la nuit guidera nos corps
radeaux aux défis des torrents jadis maîtres de Manhattan

J'entends et je vois je sens j'aspire j'étreins
d'un grand amour
ces femmes aux bras des hommes
ces enfants émerveillés de la rue
un chant s'élève du sol s'allonge au pied de la ville
inattendu il accompagne le clapot
les ponts de bois de pierre de fer de fleurs
passés présents
aujourd'hui d'un seul élan malgré la rouille
s'élancent la vie se construit au pas des inaudibles
les rues une à une leurs numéros je les énonce et affirme
ce n'est pas moi qui marche à la rue
la rue vient à moi
elle d'un seul élan me prend
elle, elle trace mon pas
et décide de ce que la vie m'offre

c'est elle qui dicte le temps passé à recevoir ses propres
odeurs
parfums de la rue joies et espérances puanteurs ou misères
longues heures par trottoirs et portion en terre
à recevoir d'elle ce qu'elle sait de la vie réelle
la vie de ceux qui aiment avec passion et jamais n'oublent
la rue porte la lumière quoi qu'il en soit

une porte s'ouvre une autre se ferme
un coin d'ardoise s'ouvre au soleil
un carrefour nous ouvre aux vents
et là, du néant un visage ressurgit
il faut l'accepter et l'aimer comme autrefois
et là, un musicien se présente avec son espoir
le porter, cet espoir, il est le message du ciel
le silence se fait une petite place
entre deux sirènes des urgences

il suffit donc de ces courtes illuminations
pour entendre en soi la voix de la compassion
au sein de cette fulgurance soudaine
aimer à haute voix
les êtres que l'on aime

ne demeurent identiques ni les passants
ni les regards sur nous de ceux qui s'attardent
les uns de quelques pas rapides se sont éloignés à jamais
les regards, eux, ont transformé mon propre regard
en une balade autour des rochers qui occupent ma vie

une interrogation jamais interrompue
de ce que fut l'enfance et l'amour des siens
reprendre peut être une déambulation
où s'installe
la paix promise à celui qui s'y abandonne

il y a le matin, tôt, d'une fin d'hiver
il y a ce soleil dissimulé derrière nuages gris et fumées
il y a tout dans ces rues à la fois nouvelles, anciennes
leurs vies rejoignent la mienne
ici ailleurs où je suis passé
un père conduit ses enfants à l'école
une maman conduit sa très jeune fille à l'école
là, tout demeure simple et facile
regards baisers
les doigts courent sur la peau du visage
regards sourires
suivent la course des petits sous une petite pluie
« restons quelques minutes dans les bras l'un de l'autre »
se dit, espérant retarder la séparation, ce couple à la gare
et où vont les conduire leurs rues qui se séparent ?

au coin d'une autre rue deux jeunes enfants endormies
sur le pavé
visages rayonnants et apaisés elles n'ont sur ce trottoir sale
que la jupe épaisse de leur mère
pour se protéger du froid et des regards
un temps une journée prendre ce qu'elle offre cette vie
que nous n'avons pas choisie

un vent froid s'est abattu ce matin sur la ville
une pluie trop légère pour durer m'a réveillé
je me tiens de chaque côté du jour
habitant autant l'eau que le vent
à l'écoute des pas nocturnes

à l'écoute des courses du jour
guettant le souffle de chacun guettant le cri de chacun
lorsque plus rien ne fait obstacle
cela sera en moi digéré offrant à mon corps maigre
la vie intense de la rue

pas de brillant soleil
pas de chant d'oiseau la porte franchie
pas grand-chose sur quoi porter mon attention
je vais m'asseoir contre le parapet du pont ancien
ou gravir les marches interminables de ce quartier nouveau
une fois atteinte la plate-forme en haut
assis quelque part je regarderai passer sur le fleuve
anonymes péniches et anonymes sportifs
levant les yeux d'en bas vous ne me verrez pas
je ne serai pas vraiment présent

ce matin j'irai ailleurs où un sourire me comble de joie
lorsque ce jour finira nous irons vivre une nouvelle existence

j'entends l'impossible silence de cette rue
je vois l'inattendue et invisible peinture au mur
je frôle les corps fuyants bousculés par paquets
et j'imagine ces futurs tant espérés
la vie les amours inexprimés
ces voix mises à nu
ces âmes abandonnées reflétant la peur du monde
au point de se dissimuler derrière un masque transparent
laissent une peau si fine
que s'y reflète mon visage
le chemin s'est vu encombrer de mauvaises pierres
de méchantes racines
bientôt mon pas ne sera qu'une hésitation
comment survivre à cela
dehors qu'y a-t-il air soleil patience
un court chemin de terre s'élance au bord de l'eau

dans ce silence une barque
j'irai bientôt entendre la musique des rames

appuyé du dos contre un arbre
au tronc plus dépouillé qu'il ne le faut
sans y prendre garde je suis des yeux
ces gens résolus à aller jusqu'à la bouche de métro
ils y disparaissent chacun son tour

cet homme
l'air absent un pas un autre
à qui cette fois va-t-il mendier une pièce
cet homme invisible
mal fagoté aux dents déchaussées à peine debout
il me poursuit quatre rues à la suite
je dois lui passer une pièce

quitter la brume, brume poussière et débris
par un tunnel jusqu'aux arbres rabougris
mais plein de soleil

l'eau plate avance à petits coups
jusqu'à heurter en silence la maison qui n'est plus
habitée sinon d'herbes sauvages

dormir pourquoi n'est-ce pas possible
si seulement la pluie s'arrêtait et le froid et la faim et la peur

suivre la berge me dit-on
jusque là-bas la porte bleue
mais la boue sur la berge me retient
elles viendront avant dix-neuf heures
dehors le froid intense fait de l'attente un cauchemar
malgré ta présence mon ami

ils se connaissent
se saluent au café
petit matin froid intense
puis se séparent
leurs pensées déjà bien loin

je regarde par la fenêtre
depuis là où assis sur la chaise je lisais
je vois le temps avancer au rythme des petits chiens tenus
en laisse

un gamin hurle
un autre plus âgé peut-être sorti de l'asile
étend son bras rigolard arrête le passant pour un rien
il ne sent pas la pluie sur son visage
est-ce la pluie que j'entends
de la clarté de la lune demeure le souffle du vent
autrefois il me portait jusqu'à la maison
ce reflet après la pluie sur les branches embrumées
est-ce ton souvenir homme rouge dissimulé au hasard des rues
le nez à la fenêtre j'admire le vent
et les grosses feuilles qu'il bouscule
il n'a que trois cordes et un archet
le musicien vietnamien âgé les yeux fermés
la rue se change en rivière

la journée entière en face du musicien
le bricoleur plie son fil de fer en une série de figurines
quelques pièces traînent au sol

J'ai rêvé la nuit dernière
de forêts et de collines d'ours et de renards
de sentiers tout juste tracés
de formidables vagues sur les côtes rocheuses
j'ai dans ce rêve entendu
les multiples chants de multiples oiseaux
et l'appel du chasseur invisible
à l'âme de son gibier
invisible
je l'ai entendu

au bord de l'étang tables avec joueurs de cartes
d'étranges larmes trouvent un surprenant chemin jusqu'à
mes yeux
dans Central Park bouquets sauvages de fleurs jaunes
et mauves
réunies
ces couleurs à leur tour provoquent des pleurs surprenants

de ces peintres je me sens proche eux aussi sont invisibles
deux barques à peine glissent sur l'eau froide
la rivière aux rives sèches n'accepte pas leur présence
les pêcheurs le savent
sous le tablier du pont monstrueux ils choisissent de
disparaître

pas une seule fois leurs visages n'ont été visibles
ni leurs voix n'ont été audibles à travers le train
tambours et piétinements je les devine au lieu de les
entendre

rien ils sont des disparus à jamais absents de ces routes
du Nord-Est bouché aux arbres rabougris à la terre grise
odeurs du lac de pneus usagés rouilles et abandons
des alentours passent sous les branches des eaux limpides
sur lesquelles naviguent ombres de canoés ou reflets de
trahisons

entre souches et tas de cailloux l'allure du train
South Bend-Chicago
elle convient au voyage de retour dormir puis contempler
un paysage de bois et de fermes l'allure du train sera
comme une marche en Montagne froide pourquoi pas

j'ai entendu les voix des cimetières
des cimetières sous-marins peut-être
lorsqu'elles flottent au gré des vents des Grands Lacs
elles étaient assourdissantes
annonçant formes de vie nouvelles tel un impératif
au cours du périple
sache bien me dit-elle
j'aimais ce qui était
j'aimais le ciel la terre les vents
j'aimais la prairie les montagnes le froid et le chaud
je désirai m'étendre attendre leurs venues espérer leurs
baisers
je souhaitai avant tout mourir là
et voilà ce que je laisse en héritage inacceptable
alors que de honte je me dissimule
mais tu devais savoir avant d'aimer à ton tour
il se trouve au bord du trottoir un musicien sans nom
il chante à l'adresse du passant il chante
va par-delà

rues et traverses
prends l'envol du matin
c'est ce que me dit la voix venue des temps de notre absence
va suis le souffle du seul esprit
va par-delà l'abondance suivre l'absence
va
mon cœur futur est infini me dit-on
traverse tes hésitations
et la ville par sa rue avalera ton être serein
alors passeront sous mon nez mendiants et abandonnés
souffles insupportables ou souhaits de mort
espoirs d'ailleurs et d'ivresse
ou traversées de drogues et d'échappées
va dans la lumière éteinte
car rien autant que ton désir ne peut ouvrir le corps
prends le chant du matin pour tien
rien
autour de toi ne peut te tenir rivé à ce pauvre monde
l'abandon de l'autre façade garde le pourtour du chemin
dans l'ombre
et laisse en ton cœur simple saisi par l' « ALLEZ! »
une injonction
leur vie est encore avec nous

c'est en flottant parmi eaux et nuages
que tu iras détaché des liens du sang et de la chair
être en vivant avec l'espace devant toi
en cet instant ciel et terre confondus
la voix se tait au bout de quelques pas
des corps se heurtent
sans ralentir leur course qui m'est étrangère
car j'aime ce que j'entends j'aime ce que je vois
les visages de pierre et de bois se dressent
ils m'adressent un salut
ils m'adressent une prière
ils me disent l'oubli
je vais aligner mille pas de plus
sous une pluie sale tombant des grottes du ciel
sueurs et larmes ou échos dans le ciel
je vais écouter chaque goutte heurter la chair de mon visage
rebondir sur le pavé je vais la suivre lorsqu'elle se ruera
depuis mon pied jusqu'au caniveau

de là vers la rue de celle-ci à cette autre-là
et cette autre encore nommée d'un nom belliqueux
la rivière va la digérer plus rien ne sera comme avant
disent les visages burinés

si la pluie tombant sur ces pierres carrées
alignées comme soldats avant l'assaut
ne réveille pas les morts ne relève pas l'herbe écrasée
sous pas de fantassins et roues cerclées d'acier
si cette pluie ne pénètre pas le cœur de la ville
ils seront définitivement rochers et souches grises
et seuls leurs enfants parmi la multitude entendront
leurs chants posés sur les murmures du soir quand
la certitude de la nuit vient réjouir les évadés.

San Francisco, New York, Chicago, South Bend, Nouméa

Serge Lamothe

Les derniers maigres

Né à Québec en 1963, Serge Lamothe est poète, romancier et dramaturge au théâtre et à l'opéra. Il a publié une quinzaine d'ouvrages, parmi lesquels *Ma terre est un fond d'océan* (Mémoire d'encrier, 2016), *Mektoub* (Alto, 2016, finaliste au Prix littéraire des collégiens), *Tarquimpol* (Alto, 2007, finaliste au Prix des libraires du Québec). Son plus récent roman *Oshima* (Alto, 2019) décrit l'effondrement de notre civilisation.

des trains partent sans moi
des ponts s'effondrent sous mes pas

je ne sais plus
où me rencontrer
plus loin
la mer me tend les bras
des bouches se tordent
la jeune fille dans sa robe rouge
me tourne le dos à jamais
je ne sais si je l'aime
la question se pose
au-delà du rêve
le temps nous manquera toujours
pour dire le manque fulgurant
d'une vie arrachée
aux tempêtes du siècle

je ne sais pas pourquoi je suis ici
en cet enfer ne me souviens d'aucune voix
d'aucune réponse
d'aucune trêve
d'aucune main secourable
d'aucun pardon
d'aucune foi
d'aucune loi
d'aucune douleur
d'aucun regard
d'aucune perte
d'aucun serment
d'aucun regret
d'aucun retard
d'aucun espoir
d'aucune issue

je ne sais plus ce qui m'épuise
tristesse ou colère
il n'y a plus rien
ni colère ni tristesse
ni toi ni tes bras
ni la faim ni la soif
ni le silence ni son fracas

ni terreur ni compassion
ni dieu ni maître
ni saveur ni odeur
ni gagner ni perdre
ni partir ni revenir

tout est bien
fichu en l'air
grâce à nous
pour rien
pour rien de rien de rien de rien...

•

nous serons les derniers
c'est couru
les derniers salariés
les derniers consommateurs
les derniers syndiqués
les derniers bénéficiaires
les derniers patients
les derniers assistés
les derniers sans-abris
les derniers parias
les derniers maigres
les derniers nègres
les derniers somnambules
les derniers poètes
les derniers condamnés
la dernière pelletée de terre sera pour nous
mais nous serons libres
nous serons libres Marrons
nous serons libres le jour où se souvenir sera chaque jour
nous serons libres sous le regard d'un million de caméras
nous serons transparents sous l'ineffable hyperauto-
surveillance
nous serons libres avant l'aube du sacrifice de nos dernières
libertés
nous serons libres un par un, deux par deux, cent par mille
nous serons libres dans l'antagonisme du désir
nous serons libres avant la fin de ce poème
libres de mourir au doigt et à l'œil

libres de crier, juste avant la pelletée de chaux
que nous sommes libres et l'avons toujours été

•

Montréal

ma bête préférée
je t'aime d'amour
tu suintes de partout
tu gueules dans toutes les langues
officielles ou merde

dans tes bras
je serpente parmi les inlassables icônes oranges
de mes insomnies
j'explore les cratères lunaires de ta réédition
j'attends l'injonction qui nous rassemblera tous
autour d'une Molson ou d'une Boréal
de l'un ou l'autre de tes imbuables festivals

Montréal
ma bête aimable
mon redoutable animal
je t'aime d'amour
jamais je ne t'oublierai

•

jamais nous n'avons vu le visage de la mort

son masque dès le berceau ne nous a pas effrayés
la violence de sa haine ne nous a pas atteints
nous l'avons vue parader
brandir des torches et des drapeaux
nous avons surpris le rictus de sa rage
sans en être étonnés
l'étalage de son ignorance et de sa bêtise
ne nous a pas réconfortés
mais nous l'a rendue plus réelle
plus morte que jamais
prostrée dans son désir d'elle-même

la haine avait tous les attraits
elle ne remettait rien en question
elle se propageait avec l'aisance d'une méduse océane
elle gagnait du temps
elle gagnait du terrain
elle investissait dans tes plans de retraites
tes plans sur la comète et l'éclipse de ton sens critique
l'Autre devenait l'ennemi
qui ne te prendrait pas seulement ton boulot
mais aussi ta famille ta femme et tes enfants
l'Autre incarnait le danger
avant même de franchir la frontière
dangereux de naissance et par essence
fils de cannibales et filles d'esclaves
la haine ancestrale retournée à l'expéditeur
gantée de noir masquée de blanc
et j'entends la question
Nous sommes des millions dans ce pays
qu'allez-vous faire de nous?
résonner dans ma télé et les médias sociaux
comme une traînée de poudre aux yeux
On va tous vous brûler vifs

c'est là qu'il ferme les yeux
pour y voir un peu plus clair

•

tu retournes à la poussière d'étoiles
à la vérité de ta secrète origine
la glaise céleste te recouvre
comme le lichen la roche

c'est le même volcan
la même urne
l'autre cathédrale du temps
que tu ne sais pas voir venir
qui s'éloigne
et qui s'éloigne...

•

quand tu pars
je laisse ta tasse de tisane
pas finie
sur le bord de l'évier

et les jours passent

•

muet de l'éprouvette au congélateur
tous les attributs de la décadence
te sont consacrés

que n'es-tu demeuré sourd
aux chants d'emprunt des banques du spectacle
aux oraisons d'état
leurs voix sculptées dans la caresse du vide
se seraient tues pour toi

aujourd'hui ne ressemble à rien
une nouvelle catastrophe se prépare
fera du bruit en douce
t'ébranlera sans plus
juste assez pour que tu consentes
à l'étape suivante

de nos recommencements naissent
d'imparfaits rêves de terre mêlée de feu
d'amibes crevées et de sursis paradisiaques
en tout inclus

tu disais qu'il faut en finir
comme des millions d'autres
qui n'ont jamais eu le courage
de le dire

•

te retrouver au point de départ
prendre dans mes bras
ton grand corps amaigri
retourné comme une crêpe

broyé au cristal
à l'asphalte des faux dieux

devoir répondre de tes aspérités

ce que j'ai à dire
la nuit l'entend
ce que j'ai à faire
la terre l'endure

•

nue dans le jardin endormi
la cigale rêve
qu'elle chante

nuages roses
au-dessus du Vercors
la lune s'élève
destinée solitaire

de toutes les failles
la chute sans nom
de toutes les nuits
l'étreinte sans vie
de toutes les joies
la nôtre aussi

•

souveraine-toi de nous
quand nous serons cette brise
discrète dans le feuillage des saules

rappelle-moi quand nous étions si vivants
que rien ne nous survivrait

nos bras
métaphore de ton dernier regard

s'il fallait te suivre
là d'où personne ne revient
parodie de notre monstruosité

évoquer ton corps pourrissant
c'est mal

•

se retrouver devant la mer
amante oubliée
son air de ne pas y toucher
sentir qu'elle a toujours été là

son vacarme incessant
te tient éveillé
dans un éternel instant

sur sa peau infinie
les géants des mers
sont des lucioles

elle ne se lasse jamais d'échouer
toi non plus

•

tout sera dit
dans un silence de mort
vécu dans le vacarme des ordres
tout ira tranquillos à sa fin
tranquillos tranquillos

déjà plus rien de retour
abandonnons toute espérance
pour quelques pièces
un bout de papier
contresigné par le directeur

•

le ciel avait des dents pointues
grand-mère partait sereine
moi je portais un sombrero géant
un immense sombrero
pour conquérir l'Amérique
et lui faire honte
et lui faire grande honte

•

je suis celle que tu vois
quand je regarde ailleurs
nous ne savons pas qui nous sommes
à partir de là
rien n'est encore possible

quand tout est enfin fini
tu arrêtes la chaudière
tu éteins la lumière
j'allume un cierge
et dans cette pénombre hospitalière
on revit

•

la mission de se perdre
remonte à pleine vapeur

quand tu auras une minute
parle-moi coréen
à jamais te mordre la langue
sera ma panacée

•

pauvre petit canard
à la patte cassée
qui émeut le bourgeois
soulage sa conscience
le temps d'un sixième whisky
rappel à l'ordre divin
le temps que bobonne le borde

dans l'infâme linceul de sa cupidité
le temps d'encaisser l'héritage

la parole ordurière
sera pour toi
qui ne l'entendis pas
elle restera gravée
dans l'ancre de l'oubli
ton cœur pollué
sera son ultime demeure

•

lumière aveuglée
d'une lune abolie
repaire ignorant
d'une mort accaparée
tu seras celle que le ciel contredit
chaque fois qu'il se drape
dans sa bienveillante aporie

devant la fascinante ferveur du déni collectif
jure de te taire
tant que ne chanteront pas les pierres
Gaal silencieux mille fois profané
dix mille fois sanctifié

tu seras tout autre
quand j'aurai balbutié
ton nom légendaire
tu seras loin

je serai pour toi
cette irréfragable particule
de plomb pur
transmuée en or sale

•

le poème qui parle du poème
te fait l'horreur d'une gifle consentie
jalouse de sa folie

éteins ton putain d'iPhone
relève la tête
contemple le désastre

espoir d'anéantissement
probable déconvenue
d'un phasme imprécatoire
à la merci d'une nouvelle échauffourée

•

rien ne sera révélé
sans une bonne dose
de lune acariâtre
ni délaissée ni sage

Dialogue

*Les lauréats et lauréates
du prix Geneviève-Amyot
2020*

Avec des poème de:
Annie Landreville
Tom Morro
Emmanuelle Tremblay
Rosalie Trudel
Maud Evelyne
Marie-Hélène Montpetit

Le prix Geneviève-Amyot s'adresse à l'ensemble des poètes professionnels et amateurs francophones de toutes nationalités. Instauré en 2014 par le Bureau des affaires poétiques, en partenariat avec la Librairie Pantoute et les Éditions du Noroît, il vise le rayonnement de la pratique poétique au Québec et au sein des nombreuses communautés francophones du Canada et de l'étranger. Les poèmes sélectionnés ont été choisis parmi des textes de poésie inédits, en prose ou en vers libres, soumis à un jury composé cette année de Virginie Chaloux-Gendron, poète au Noroît, Simon Dumas, poète et représentant du Bureau des affaires poétiques, et Patrick Bilodeau, libraire chez Pantoute.

Annie Landreville

Sur la pointe des arbres

Dans le chaos
je mange la cire chaude qui fige sur mes gencives
je n'ose plus mastiquer
j'avale mes paroles sales sans m'étouffer
j'ai grandi

•

Je n'ai plus peur de perdre mes dents
si elles tombent je te les offrirai
bien propres
dans le sapinage odorant
d'un nid d'oiseau

•

Rien ne sera plus confortable
toutes les ailes
découpées à l'exacto
dans le coton de l'oreiller
rien de beau ne pourra
pousser sous les cris

•

Tu as un corps de porte tournante

moi
mes réserves de graffitis
pour tes vitres incassables

J'attends

la poussière sèche
sur la corde à linge

•

Les pieds enlisés dans l'argile
tes bras suivent la route
devant toi
tu ne t'appartiens plus

L'ombre trop lourde que tu traînes
obstinément
s'écoule de tes vertèbres
s'accroche à tes talons

au pied
la chienne

•

J'ai mis tes râles dans un panier
pour les semer plus loin
dans les traces de pas noyés des sentiers

tu ramasses tes restes
calfeutres le mur de briques

il y en a toujours trop

•

Mes mains marquent ta peau de verre
avant de partir
je frotte ton épiderme

faire disparaître les preuves

•

Ton cœur de luciole pompe toute la lumière
mais nous n'avons pas froid

•

Il y a encore des poissons qui fraient
dans mon ventre
cherchent tes doigts
se cognent aux parois
les dents prises
dans des alvéoles spongieuses
se gonflent d'air lactescent
dans l'espérance furieuse des insurgés

•

Les glaces enrochées
respirent plus fort que toi
dans le frasil
il y a pire que figer
mais je ne sais pas où chercher

toutes les lignes d'horizon sont grises

•

Tu m'as laissé des pierres sur la langue
fragments du poids du monde

•

Les os des bouleaux blancs
fractures ouvertes
sortent des rangs
entre les épinettes debout
comme des pierres tombales

je lave leurs ombres
avec ma langue de neige mouillée

Tu frottes ton dos sur l'écorce résineuse des grands pins
tes cheveux jouent dans la lune
effleurent la canopée
j'avais marché à toi
sur la pointe des arbres

je voulais simplement te construire une maison

Tom Morro

Diorama

hier dans ma chambre est petit
dehors perfore les cloisons
biaise
saille focal et point
un pré d'automne éparpillé

nous parlons au milieu d'une ponctuation grègue
qu'avec soin je cueille

•

ma table de salle à manger
porte la veille et ses journaux
leurs cartons tranchent la lumière
découpent oblique l'instant

mon matin, un film sans style :

éclats pondérés d'une baie de lumière
les presque îles ombrées de tes carnets
mis là quand exactement

hier, tu pleures debout
droite au-delà de mes murs en papier mâché
tu me parles devant
vers moi, dirigée
ta voix cristalline

et ma narration
recroquevillée dans les angles de l'appartement

•

il me semble une posture
inextricable ton corps entre le mien
il me semble ma main
filée large sur le futon noir
un appui

j'étiolo
je fouille ce qu'il me semble

•

hier petit au lucimètre
le temps derrière accourt gris
long et large gros

les bras ouverts
nous tirons amples des rayons jaunes
qui s'abattent chauds, un peu
sur le plancher il me semble

•

ta voiture sillonne tes carnets
elle relie
des parcelles étiolées de ville
à travers hier
relire le décor par ses îlots

une baie
de lumière
ample

•

je te lis esquisser la mer
grise et au large
toi nue, dressée
au premier plan de mon appartement
entravé d'ombres
tu nous fais marcher vertical
les traits de plomb plat

•

car ce matin, un peu
longuement j'arrive
je porte une amplitude
mes doigts de bouts délicats
incisent hier

je juxtapose les plis des draps
à ton ventre assis
ta main rejetée derrière toi
un appui

•

ne rien que point l'instant
en lumière découpée, puis organisée
ma narration petite ruisselle sur des monolithes
lézardés par les déplacements

le jaune vaste
que tu fais jaillir

•

maintenant je lave les draps
il me semble
dans l'appartement frais
je fais courir ici hier
ample la lumière

Emmanuelle Tremblay

L'enfance à cinq cennes

des fois l'averse est tellement grosse que mes poumons débordent sur la peinture qui décolle la lune fait son théâtre et on s'écoule tout doucement derrière chaque montagne le delta de mon nom une vallée qui s'endort

le plus souvent les flammes sont hautes comme des escaliers et j'attends que le loup y monte pour tout laisser brûler jusqu'au prochain loup on voit les images s'éteindre dans mon secret le noir a le bruit de l'eau et la chambre se rendort

mais le jour je suis une pluie de petits fruits en bouche cette langue qui fouille l'été sa moiteur de chien qui s'ébroue du jardin au cimetière la terre grouille de mes fantômes en mille gouttelettes dispersées par le vent et je suis ce vent

au fond de la cour la main sans attache prend les êtres qu'elle veut alors que le nord mange la joue de l'enfance comme le temps son cœur de pomme les arbres s'appêtent à mourir en rêvant de moi qui les regarde me ravir sous leur écorce les feuilles tombées ont l'odeur d'un ciel lointain

parce que la beauté ne coûte pas cher on peut rester dehors la peau des choses est si mince au froid que c'est moi qui brûle plus je regarde dans le bleu irradié d'hier les oiseaux me reviennent aux branches où je suis aussi le flocon qui s'étoile et s'achève ici je fais le temps que je veux

derrière les fenêtres monte la rougeur debout dans des colants qui piquent mon sourire n'est pas clair et je m'égratigne les yeux sur le tapis avec la nuit qui recommence personne ne remarque la gêne qu'il faut y mettre pour un cinq cennes

chaque matin que la neige est sale j'arrache une patte aux
mouches dans ma tête elles ont un chant de verre brisé
c'est par là que le jour file sa lumière pendant que les autres
dorment encore je suis hors de toute saison en lieu sûr

Rosalie Trudel

Le corps se ment

les bébés, avant de naître, sont translucides, la peau laissant voir les côtes, le cœur, les limbes, les os.
pourquoi ne demeurons-nous pas transparents?

le corps se ment

•

je me rends aux insectes aux larves à l'heure où l'on fleurit
la gravité me dévêt mes os se soudent j'entre affamée la
terre m'engouffre tire tire mes jupes déchire mes traits mes
organes labourés le cœur bat à l'envers mes chevilles disparaissent la lave rejoint le pouls ses grondements

je pousse tête-bêche
le corps
micellaire

•

je me suis habillée comme on porte une chevelure grasse
une lente détonation dans les fibres des os
le périoste
la moelle
des trous dans le calcaire
les veines

le bassin est un papillon
une poupée vaudou
jouet élimé et digitales

je refuse l'usure
la honte fossilisée
s'ébroue
me cristallise

•

le jaune des feuilles s'infiltrer
livide
sous les clavicules
tu ne le sais pas encore
mais
tout bouge
à l'étroit
comme empêché
le creux de la roche
l'espace entre les grains
tout
bouge
d'un infinitésimal mouvement
s'attache
aux fascias
au sang
à la bile
aux orifices

•

et si tu parlais
comme s'il n'y avait jamais eu d'été

dans tes dépendances tu aperçois
un hiver minotaure

du thé à bouillir
l'enfance à genoux
ton index indécis

je crois t'avoir vue naître
une épine sur le dos

au seuil d'un vœu rare
tu remets à sec les arrimages

•

assise
les mains au ciel
le sexe au sol
tu applaudis en ton cœur tes pores vermicelles
le serin collé au sein

Maud Evelyne

Kylo Ren est mon ami

Kylo Ren est mon ami
dans une galaxie far
far away
je crois en lui
donc il existe
magie
pis fuck le reste

Kylo Ren est mon ami
et peu importe si je
est toi ou un autre
I am une constellation
avec des tatouages sur les yeux
une machine à lire l'avenir
dans la slush sidérale
je parle lumière
je parle aux étoiles pas de nom
je parle en tir de roche morte
je parle trop tard
mes mots clignotent en néons
en phares de char et le parking
du Madrid est un buisson ardent
je m'appelle Zoltar
je suis une constellation
échouée au bord de la 20

Est-ce que les dinosaures
révaient aux météores?

Kylo Ren est mon ami
comme tout le monde
et comme tout le monde
je m'invente des histoires
tout le temps je joue

au poker je fais disparaître
le décor les lumières de Noël
s'éteignent et Drummondville
spinne dans le vide
le vide
rempli d'atomes
qui dansent sous la boule disco
de la lune

oui je danse dans le vide
et toi et Kylo Ren aussi
même les pieds mouillés même
les doigts coincés dans
une porte du char même en file
aux toilettes on vient
dans le vide
on s'en vient
en gang
faire le plein au Madrid
faire le plein dans nos têtes

et on sait pas ce qu'on fait
Seigneur
on veut que quelqu'un
nous pardonne
et nous donne
notre pain Weston de ce jour
avec les stars, les happy meals
Normand L'Amour, Zoltar pis toute

mais il n'y a pas d'abonné au numéro
que nous avons composé
2.0 en technicolor
sauce crémeuse ou traditionnelle
l'avenir c'est pas un cinq étoiles
anyway

(au loin un arbre applaudit tout seul)

Kylo Ren je veux te dire
je rêve à ton vaisseau spatial
shoote-moi du soleil dans les veines

emmène-moi loin du McDonald's
je sais que t'es pas mort

magie pis fuck le reste

Marie-Hélène Montpetit

sous la robe des arbres

des parts de moi pendent hors de la scène
près des tréteaux où j'ai été maigre

j'avance dans ma faim de fille ronde
cela que je cachais
émerge

•

j'enlace la beauté
d'une bête souple et fuyante
au parfum de réglisse

ma fronde enfouit ses œufs
dans la forêt de ce corps
paré d'aiguilles

•

cette goulée m'enfoncé
dans l'avant l'âge
le scintillement
des sucs et des laitances

tout périclité en moi
quand je m'agrippe
à la poudre mouillée de ce tutu

•

je gagne des nuits de joutes
bouche bée
à cette tombola de juillet
où tout est épineux
et flambe

•

un gong écartèle nos ouïes
cela résonne dans les ténèbres
ravit nos flancs

•

tu es la carne douce
la pulpe tomenteuse

nous avançons à gué sur des terrains glissants

une guérilla
appâtée par des relents de lait
s'insinue dans nos bouches

•

j'ai la garde d'un petit bouddha indigo
qu'une marguerite berce et adule
je chante ses louanges
en baissant la voix

notre murmure s'épanouit
dans la ferveur

•

nous prenons les armes sonores
les partageons
avec des hordes souples et mouillées
dont les cœurs palpitent
près des nôtres
dans la niche noire des graves

•

nous élevons nos fusées lentes
dans ces bourgades
et lévitions
par la Cayenne

l'encens des fanes pourries
et des pelures d'oranges
à des lieues de Bagdad
devant la marquise de l'Électrique Nuit

•

nous dérivons par le train
sur des rails étoilés

ce boum
roussit nos crans
nous grille

l'arche du secret flambe

•

alors je m'en remets
à la forêt cachée
au pays enfoui sous le rude
dans l'imagier des soifs et du babil

•

je frappe à la porte des buis
dans le bocage d'un corps
dont la plaine est dorée sur le ventre

•

des mauves musquées
s'enroulent comme des chiens
sous l'écharpe de nos langues
tiédies par l'averse

•

je ne reste pas là
je passe

un troll brutalise ce lac

attire l'animal doux
dont la pipée m'enchante

•

lente
givrée par le coup
j'avale le gluant noir
en me rebutant
comme un orvet

•

cela brûle
désenvoûte

Premier prix : **Annie Landreville**

Annie Landreville a étudié en littérature avant de travailler pour Radio-Canada pendant 18 ans. Poète et artiste de la parole, elle s'intéresse au territoire, à la filiation, aux corps, aux traces... à ce qui reste. Elle a publié *Partitions* aux Éditions d'Orphée en 1993 et deux titres en 2019, soit le *Traité de poésie à l'usage des malades modernes*, tiré de son projet de Prescriptions poétiques, aux éditions Fond'tonne ainsi que *Date de péremption* aux Éditions de la Grenouillère, qui a reçu le prix Jovette-Bernier du Salon du livre de Rimouski.

Deuxième prix : **Tom Morro**

Tom Morro vit à Montréal et tente, du mieux qu'il peut, d'habiter pleinement sa ville. On peut souvent, été comme hiver, le voir parcourir nonchalamment les rues, en direction de l'université, d'un bar ou d'un café, d'un cinéma, d'une bibliothèque. C'est là, dans ces décors parfaitement urbains, que Tom Morro ancre sa démarche artistique, choisit son point de vue, pose son regard sur le monde, regard qu'il souhaite humble, doux, empathique.

Troisième prix : **Emmanuelle Tremblay**

Originaire du Saguenay, Emmanuelle Tremblay exerce le métier de professeure (Université de Moncton Campus de Shippagan) tout en développant une pratique d'écriture. Elle a fait paraître divers essais et deux romans : *Je suis un thriller sentimental* (Boréal, 2013) et *Comme des sauvages* (Leméac, 2016). En 2015, les Éditions du Noroît publient *Mesurer les combles*, son premier recueil de poésie. Elle vient de terminer la traduction de *Pare-chocs*, un essai du poète mexicain Pedro Serrano (à paraître en 2020 au Noroît).

Mention 1 : **Rosalie Trudel**

Rosalie Trudel est née sur le bord du fleuve en 1979. Après avoir œuvré en danse contemporaine, elle écrit aujourd'hui de la poésie (*L'Ondée*, Éditions du Noroît) et enseigne la littérature. Détentrice d'une maîtrise en création littéraire, elle aime être « passeuse de mots » en participant à des spectacles littéraires et à des projets de médiation culturelle. Sa poésie, musicale, sensuelle et atmosphérique, a été présentée dans différents festivals au Québec.

Mention 2 : **Maud Evelyne**

Maud Evelyne est poète, musicienne et autrice-compositrice-interprète. Lauréate du Prix de création Radio-Canada de poésie 2019, elle a fait paraître un EP indépendant en 2018, *Le parking aux oiseaux*. Boursière Première Ovation en arts littéraires (2015), elle a notamment joué au Festival international de la chanson de Granby (2017), au Festival d'été de Québec avec l'Ampli de Québec (2015) ainsi qu'en première partie de Diane Tell et Socalled (2012) dans son Bas-Saint-Laurent natal. Maud Evelyne vit actuellement à Montréal et travaille sur un projet de disque, livre et spectacle intégrant poésie et chanson.

Mention 3 : **Marie-Hélène Montpetit**

Marie-Hélène Montpetit est l'auteure de trois recueils de poèmes publiés aux Éditions Triptyque ainsi que de textes parus dans les revues *Mæbius*, *Exit*, *Estuaire*, *Art Le Sabord* et *Contre-Jour*. Elle a piloté le numéro 123 de la revue *Mæbius* portant sur la filiation et la transmission.

Depuis 1985,
les meilleurs
nouveliers
publient dans

LA REVUE
XYZ
DE LA
NOUVELLE

1 an/4 numéros (ttc)

INDIVIDU	INSTITUTION
Canada 35 \$	Canada 45 \$
États-Unis 50 \$	États-Unis 60 \$
Autres pays 65 \$	Autres pays 75 \$

2 ans/8 numéros (ttc)

INDIVIDU	INSTITUTION
Canada 65 \$	Canada 85 \$
États-Unis 95 \$	États-Unis 115 \$
Autres pays 125 \$	Autres pays 145 \$

3 ans/12 numéros (ttc)

INDIVIDU	INSTITUTION
Canada 90 \$	Canada 120 \$
États-Unis 135 \$	États-Unis 165 \$
Autres pays 180 \$	Autres pays 210 \$

Abonnement de soutien annuel: 70 \$ ou _____ \$

Paiement en dollars canadiens. Si vous n'habitez pas le Canada, le plus simple est de payer avec votre carte Visa ou Master Card.

Prix indiqués toutes taxes comprises
N° TPS: 121 138 234 RT0001/N° TVQ: 1015413367 TQ0001

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Code postal _____

Téléphone _____ Pays _____

Courriel _____

Je m'abonne pour 1 an/4 numéros 2 ans/8 numéros
 3 ans/12 numéros à partir du n° _____

Chèque  

N° _____ exp. / _____

Signature _____

XYZ. La revue de la nouvelle

11860, rue Guertin, Montréal (Québec) H4J 1V6
Téléphone: 514.523.77.72 • Télécopieur: 514.523.77.33
Courriel: info@xyzrevue.com • Site Internet: www.xyzrevue.com



Créateurs d'étincelles

NOS NOUVEAUTÉS

BEAUSOLEIL , Claude	En un grand souffle noir
BOUCHER , Francine et TELLIER , Christine	Douce délinquance (Anthologie thématique)
CHATILLON , Pierre	Bestiaire
COMEAU , Fredric Gary	M'inonde
LACHANCE , Jean-Guy	Pensez le dehors
LANGER , Nancy	Par la fenêtre
LAUZON , Dominique	Dehors Dedans
POZIER , Bernard	Dérivés
STANTON , Julie	L'ultime lettre d'amour
VILLEMAIRE , Yolande	Dans le monde inversé de l'eau
ZACHARY , Richard	Zuma 9

HOMMAGE

Félicitations à Michel Létourneau,
finaliste au Prix du Gouverneur général du Canada 2019
pour son recueil de poésie
La part habitée du ciel

ÉCRITS DES FORGES

992-A rue Royale, Trois-Rivières (Québec) G9A 4H9

Tél.: 819.840.8492 — ecritsdesforges@gmail.com • www.ecritsdesforges.com

mœbius

abonnement

taxes et frais postaux inclus
quatre numéros par année

		1 an	2 ans
Canada	individu	48 \$	85 \$
	étudiant	35 \$	60 \$
	institution	95 \$	180 \$
États-Unis	individu	75 \$	140 \$
	institution	115 \$	220 \$
International	individu	85 \$	160 \$
	institution	130 \$	250 \$

Veillez adresser votre chèque
ou mandat-poste à l'ordre de

Moebius
2200, rue Marie-Anne Est
Montréal (Québec) H2H 1N1

Téléphone : 514 597-1666
Courriel : revuemoebius@gmail.com
Site Internet : revuemoebius.com

Nom :

Adresse :

Ville, province :

Code postal :

Pays :

Téléphone :

Courriel :

Abonnement à partir du numéro :

exit

revue de poésie

JE M'ABONNE ET J'ÉCONOMISE

Prix en librairie : 12 \$

Version numérique (PDF) : 8 \$ (sur le site Internet d'*Exit* seulement)

Particulier (version papier seulement)

1 an/4 numéros : 42 \$

2 ans/8 numéros : 80 \$

Institutionnel (version papier seulement)

1 an/4 numéros : 60 \$

2 ans/8 numéros : 110 \$

International (version papier seulement)

1 an/4 numéros : 70 \$

2 ans/8 numéros : 130 \$

(les taxes et les frais de poste sont inclus dans les prix)

Je désire m'abonner me réabonner

À partir du numéro en cours ou du numéro _____

Nom :

Adresse :

Ville / Province :

Code postal :

Téléphone : (.....)

Télécopieur : (.....)

Courriel :

Je paye par chèque Visa Mandat

N° : Expiration : /

Signature :

Chèque et mandat payables à l'ordre de :

Revue EXIT/ Éditions Gaz Moutarde inc.
C.P. 22125, C.S.P. Iberville, Montréal (Qc), H1Y 3K8

Internet : www.exit-poesie.com

Courriel : administration@exit-poesie.com

exit

espace de création et de liberté,
exit publie quatre fois l'an
des textes poétiques
et se rapportant à la poésie.

poèmes

Noémie Roy
Aimée Lévesque
Castillo Suarez
Silvia Castro
Nicolas Kurtovitch
Serge Lamothe

dialogue

Les lauréats et lauréates
du prix Geneviève-Amyot 2020

Avec des poèmes de :

Annie Landreville, Tom Morro, Emmanuelle Tremblay,
Rosalie Trudel, Maud Evelyne et Marie-Hélène Montpetit

exit revue de poésie
Éditions Gaz Moutarde
C.P. 22125, C.P. Iberville
Montréal (Québec)
H1Y 3K8
redaction@exit-poesie.com
<http://www.exit-poesie.com>